

La notion de praxéologie s'élabore probablement dans notre culture, à la fin du siècle dernier, autant avec L. Bourdeau<sup>1</sup>, qui voulait en faire une science intégrale s'opposant à la classification d'Auguste Comte, qu'avec A. Espinas<sup>2</sup>, préférant l'associer à la technique. Bien qu'il n'emploie pas volontiers ce terme, M. Blondel n'en pose pas moins, de son côté, dès 1893, les fondements d'une science de la pratique et de l'action<sup>3</sup>, encore que dans une perspective épistémologique assez différente.

Le mot réapparaît, ensuite, en Union soviétique, en 1926<sup>4</sup>, et, surtout, en Autriche, vers 1940, où il va prendre une consistance nouvelle, sous la plume de l'économiste L. von Mises. Ce dernier soutient que la science économique reposant déjà sur une théorie générale de l'action et des choix humains<sup>5</sup>, mais évidemment limités aux strictes dimensions d'un **marché**, la praxéologie n'est au fond qu'une généralisation de l'économie classique. L'homme décide toujours en fonction du désir d'obtention d'une fin. Tous les comportements humains déclinent donc ce schéma moyen-fin. Pour être efficace, l'action doit nécessairement être consciente, intentionnelle et systématisée. Elle constituera, en fait, une réponse aux stimulations d'un milieu, parmi lesquelles il faut bien prendre en compte le sentiment d'une insatisfaction, même relative, et, plus encore, l'hypothèse d'une optimisation toujours possible. L'histoire s'occupe également, de son côté, du « faire » humain et social, mais c'est principalement sous l'angle de la **matière** événementielle qu'elle collecte et interprète ses données. La praxéologie, elle, prendra pour objet la **forme** de l'action humaine. La tâche qu'elle se propose est donc de déterminer *a priori* les conditions de l'action en général.

T. Kotarbinski<sup>6</sup> développera, également dans ce sens, à partir de 1937, des idées qu'il reprendra en 1955, dans son *Traité du bon travail*, en tant que principes d'une « méthodologie générale » ne se souciant que de l'efficacité de l'action, tout à fait indépendamment d'autres problématiques pouvant intéresser sa valeur morale. Dans certains domaines, Droit, organisation du travail, stratégie militaire ou industrielle, il existait déjà une certaine systématisation des règles d'action et des conditions de leur optimisation. Il s'agit donc, dans cette nouvelle perspective, de rassembler et de regrouper ces données éparses, avec beaucoup d'autres, pour constituer une **science générale de l'action efficace**. Ainsi, à partir d'une typologie, d'une grammaire des formes d'actions possibles, T. Kotarbinski cherchera à déterminer des **principes généraux** (économie<sup>7</sup>, préparation<sup>8</sup>, instrumentation<sup>9</sup>, organisation<sup>10</sup>), valables pour toutes les situations, pour tous les types d'action, et des **principes particuliers**, pertinents seulement pour des familles d'action données.

Comme le souligne excellemment J-L. Le Moigne<sup>11</sup> cette science générale de l'action efficace, encore appelée **gestiologie** par un exégète réputé de la pensée praxeologique, J-J. Ostrowski<sup>12</sup>, reste d'inspiration assez farouchement positiviste. La méthode analytique et le mode de raisonnement hypothético-déductif en feront une discipline avant tout « à prioriste », dans l'acception la plus kantienne<sup>13</sup> du terme. Une telle axiomatique se constitue en effet à partir du seul critère d'efficacité. « Toute renonciation, même partielle ou locale à cet axiome, détruit le statut épistémologique de la discipline, et, par là, le statut scientifique des énoncés correspondants »<sup>14</sup>. Cette orientation d'origine conduira à une lecture étroite et restrictive de son programme scientifique. Ordonnée aux visions du monde de Descartes et d'Auguste Comte, elle entraînera ainsi le paradoxe que tandis que la notion renvoie étymologiquement à une *praxis* voulue originellement créatrice et naturelle, elle risque de s'abîmer dans une *poïesis*, entendue dans l'acception la plus étroite du terme, c'est à dire dans une ingénierie et dans une instrumentation technique, nous allons y revenir. Au lieu du **magma** originel, matière première offerte à une imagination radicale ou à un imaginaire social créateur nous nous retrouverons, le plus souvent, pris aux jeux combinatoires d'une logique ensembliste-identitaire (C. Castoriadis)<sup>15</sup>. C'est bien pourquoi des rapports s'établiront précocement d'abord, et seront sans peine réitérés ensuite, entre praxéologie, systémique et cybernétique.

Mais indépendamment de l'usage du terme proprement dit, la préoccupation tout à la fois économique, logique<sup>16</sup> et organisationnelle qu'entendaient lui faire exprimer ses parrains était bien dans l'air du temps et se retrouve à travers la plupart des grands courants jalonnant le vingtième siècle. Le pragmatisme nord-américain, le marxisme, l'intelligence des sciences humaines et sociales aussi bien chez J-L. Moreno ou chez K. Lewin, ou encore chez A. Moles avec sa théorie des actes, que chez Talcott Parsons ou P. Bourdieu, avant même le « retour du sujet » sous la forme d'acteur, dans les sociologies de terrain contemporaines, s'intéressent effectivement à l'efficacité de la connaissance et à sa capacité à améliorer la condition humaine. On s'interrogera ainsi sur l'utilité de la recherche. A quoi sert-elle ? A qui ? De son côté, assez bizarrement du reste, le fondateur du courant ethnométhodologique, H. Garfinkel, quand il ne reconnaît plus comme siennes ses propres créatures théoriques, c'est à dire lorsque ses continuateurs, disciples ou zéloteurs les lui renvoient, et qu'il se sent trahi,

parce qu'elles semblent lui échapper désormais, se demande, sérieusement, s'il ne va pas rebaptiser une telle approche, pourtant d'inspiration résolument phénoménologique, en lui donnant le nom de **neo-praxéologie**<sup>17</sup>.

Dans son *Esquisse d'une théorie de la pratique*, P. Bourdieu situe la praxéologie parmi les **modes de connaissance théorique** (avec les connaissances phénoménologique et objectiviste) : « ...la connaissance que l'on peut appeler *praxéologique* a pour objet non seulement le système des relations objectives, mais les relations *dialectiques* entre ces structures objectives et les *dispositions* structurées dans lesquelles elles s'actualisent et qui tendent à les reproduire, c'est à dire le double processus d'intériorisation de l'extériorité et d'extériorisation de l'intériorité : cette connaissance suppose une rupture avec le mode de connaissance objectiviste, c'est à dire une interrogation sur les conditions de possibilités, et par là, sur les limites du point de vue objectif et objectivant qui saisit les pratiques du dehors, comme fait accompli, au lieu d'en construire le principe générateur en se situant dans le mouvement même de leur effectuation »<sup>18</sup>. Comme le voulait E. Kant, autre penseur de la raison pratique, l'éducation est difficilement séparable d'un désir de progression vers une plus grande perfection<sup>19</sup>.

Tout comme d'autres sciences se déclinant au pluriel (sciences de l'informations et de la communication, sciences de la gestion, de l'organisation et de l'administration...), qui, au demeurant privilégieront toutes des formes d'**altérations**, de **métissages**, les sciences de l'éducation, parce qu'elles prennent pour objets des conduites et des situations collectives intentionnelles complexes comportent des dimensions, des aspects, relevant également d'une « science de l'action et des pratiques sociales ».. Dans le domaine de la formation des adultes, des chercheurs, appartenant notamment au courant pédagogique des collèges coopératifs, s'attacheront à dénoncer cette main-mise d'une « logo-praxie » sur la praxéologie, renforçant encore son caractère idéologique, selon l'expression d'H. Desroche. J-L. Dumont, par exemple, va orienter la démarche praxéologique vers une production de leur vie par les acteurs concernés, vers la gestion assistée de leurs projets. On tendra ainsi vers une « praxistique », c'est à dire « une actionnalisation des connaissances produites »<sup>20</sup>. Sans vouloir imposer aux hommes des critères de préférence logique on peut vouloir leur permettre de mieux connaître « la nature logique des préférences qu'ils ressentent »<sup>21</sup>. On le voit, sous cette optique, avec la prise en compte de l'affectivité, de l'imaginaire (mais pas forcément de l'inconscient, pour autant), l'hétérogénéité semble retrouver quelque peu droit de cité. Il y a au moins place pour de l'ambivalence, pour le jeu d'intérêts divers, opposés, contraires, en conflit les uns avec les autres. Ce qui marque incontestablement un progrès par rapport à une modélisation logique ou mécaniste. On se rapprochera toutefois ainsi davantage encore d'une intelligence du paradoxe (Y. Barel<sup>22</sup>, Palo Alto...) que d'une forme véritable de pensée dialectique.

Francis Imbert, en opposant justement la *praxis* aux **pratiques réifiées**, dans le domaine de l'éducation et de la pédagogie, s'inscrit plus franchement dans cette dernière perspective qui va vouloir notamment distinguer entre la réalisation d'une action en tant que production (au sens déjà très industrialisé du terme, impliquant, par conséquent, une artificialisation) et son accomplissement plus naturel, voire plus créatif, par un sujet. Les problématiques du désir, du sens, y viennent alors interférer avec les calculs stratégiques et les logiques d'action. Il convient justement, en l'occurrence, de se souvenir que les terrains d'élection de la praxéologie sont souvent les « métiers impossibles » reconnus par Freud<sup>23</sup>. C'est parce qu'ils sont fondamentalement contradictoires (par exemple, tout autant apprentissage de l'entrée dans l'ordre de la loi que développement de la capacité de transgression) que de tels « métiers » (gouvernement des hommes, psychothérapie, éducation) deviennent « impossibles » (et néanmoins nécessaires).

Cette dernière référence va, en fait, nous permettre d'ouvrir de nouvelles pistes de réflexion en nous incitant à revisiter plus scrupuleusement l'imaginaire sous-jacent d'une démarche qui voulait s'affirmer à l'origine en tant que rationalité pure. L'inflation contemporaine des « valeurs économiques », au sens marxiste du terme, va contribuer au développement d'une **culture**, si ce n'est d'un **culte**, de la **performance**, dans l'univers des organisations (March et Simon), notamment dans le vaste domaine économique des entreprises industrielles et commerciales, voire des administrations. Si la praxéologie veut être une science de l'action efficace, la performance, qui se prête à la mesure, et qui est justement le fruit d'une production, d'un accomplissement (ici, au sens anglais d'*achievement*) va bien évidemment en relever. Il y aura donc des liens privilégiés entre ce que pourrait être une praxéologie, dans une perspective plus générale et plus théorique, et l'optique plus pratique d'un *management* des organisations. Mais, nous allons le voir, la polysémie des notions de *performance* et de *management*, à partir de leurs racines étymologiques, laissent très vite entrevoir une forme de pensée magique et le fonctionnement imaginaire d'un discours seulement idéologique.

Traditionnellement, l'idée de **production**, dans son acception première, celle d'un langage administratif et juridique, implique déjà une référence à la représentation. On produit ainsi des pièces, des justificatifs, c'est à

dire qu'on les présente, on les montre, on les exhibe, en tant que de besoin. La signification maintenant prédominante du mot production s'attache davantage à l'action faisant apparaître une chose, provoquant, entraînant, un phénomène, un événement, un effet, à partir d'un travail et d'un certain niveau d'organisation. Tant que la différence de nature entre l'outil et la machine n'est pas explicitement marquée, dans l'histoire de la technique, production et création restent relativement proches, notamment quand il s'agit de prototypes. L'art de l'ingénieur et les beaux-arts voisinent encore. Le chef d'oeuvre de l'artisan, du compagnon, n'est pas sans parenté avec l'oeuvre d'art esthétique du peintre, du sculpteur ou de l'architecte. Lorsqu'en fonction d'impératifs économiques, dans la perspective d'une société de consommation, la production industrielle s'oriente vers la reproduction et la multiplication des produits, la fabrication de marchandises, une hétérogénéité plus radicale s'affirme entre l'une et l'autre, conformément aux analyses de Marx.

Quant à lui, le terme *performance* nous est restitué par la langue anglaise (qui l'avait emprunté quelques siècles plus tôt, au français ancien "parformance" signifiant : accomplissement). Il vient plus particulièrement de la langue du *turf* (*Journal des haras*, 1839). Pénétrant tout d'abord les milieux du sport, il s'applique en premier lieu aux chevaux, de même que le mot *handicap*, avant être généralisé. Dans son usage le plus fréquent, ce mot va comporter en anglais deux sens principaux : celui de produire, d'accomplir quelque chose, un acte, et celui de représenter, donner, produire, "manager" un spectacle. C'est toujours l'idée de représentation qui va permettre le jeu imaginaire de ces notions, prédisposant sans doute déjà ainsi à une pensée magique comme à un univers mythique. Mais il convient surtout d'insister sur la dimension également sociale d'un tel imaginaire qui ne se borne nullement aux jeux des fantaisies individuelles, au regard d'une psychanalyse. Le spectacle se donne avant tout à voir collectivement. Il s'exhibe, tend à s'imposer, voire à fasciner à travers la mécanique hypnotique d'une monstration qui, à son tour, suscitera peut-être encore des mouvements d'identification. Après avoir servi à désigner les résultats les plus remarquables pouvant être obtenus par des chevaux, ce vocable s'appliquera tout naturellement aux prouesses et exploits humains, mais on finira par parler, de plus en plus usuellement, sans très bien différencier d'ailleurs ces nouveaux sens des acceptions précédentes, des **performances d'une machine**. Avec ce dernier emploi, on construira des « indices de performance ». Cet imaginaire « machinique » de la performance nous semble prééminent à travers tous les emplois du terme. Ajoutons que le langage familier parlera encore, de façon évidemment plus confidentielle, de performances amoureuses, sexuelles. La langue française retiendra principalement les acceptions d'accomplissement et d'exploit, mais tous les sens précédents y resteront mêlés.

Ce sont surtout les « petits mondes » du spectacle, du sport, de l'entreprise, plus accessoirement les milieux politiques, qui vont s'approprier cette notion. Le *star system*, le vedettariat, coexistent évidemment avec la magnification, l'exagération quasi onirique de l'exploit. On parle déjà beaucoup moins facilement de performances scolaires ou universitaires<sup>25</sup>. Quand on le fera néanmoins, ce sera dans la perspective des économies d'échelle du système éducatif, à partir d'une mise en « trajectoire » (balistique, astronomique, cinématique ?) de l'élève. Il ne viendrait pas non plus facilement à l'idée de parler de la performance d'un « Luculus », sauf, peut être, pour évoquer un maître-pâtissier confectionnant un gâteau de trente mètres de diamètre. La performance gîte toujours du côté du *Guinness*. Le mot se trouve assez naturellement associé à un Jean-Paul Goude ou à un Jean-Michel Jarre. Mais on ne saurait en revanche l'employer proprement pour qualifier l'oeuvre esthétique d'un peintre. Le titre de Lewis Mumford, *Le Mythe de la machine*<sup>26</sup>, nous paraît convenir particulièrement bien à l'intelligence d'une performance toujours *bifrons* : **mythe** et **machine**. Dans le domaine du sport, la compétition de haut niveau devient maintenant professionnelle avec un type de rémunération approprié, l'entreprise de spectacle jouxte ainsi continuellement l'exaltation du dépassement de soi. Ce faisant, les « valeurs économiques » tentent de s'homogénéiser en s'incorporant littéralement aux valeurs éthiques ou morales<sup>v</sup>. Nous sommes dans l'ordre économique d'un marché.

Il est, alors, assez remarquable que, de son côté, un autre terme anglo-saxon intéressant également la micro-économie, celui de *management*, renvoie également, quant à ses origines, au monde hippique, cette fois à travers la langue italienne, puisque *manneggiare* signifiant : manéger, évoque le manège à partir duquel on commence à dresser les chevaux en les faisant en quelque sorte « tourner en rond ». Le français manier est, au demeurant, formé de la même manière. Le sens « possession », ou « autorité », est déjà attribué au mot **main** dans le latin juridique. « Contrairement aux apparences, le vieux français **manage** donnant ensuite les formes : **maisnage**, **mesnage** et **ménage** d'où viendront **ménagement**, **ménager**, et **ménagerie** ont une autre origine : *mansionata*, latin populaire de *mansio*, *ionis* (dérivé de *manere*, demeurer) et signifiant : maison, demeure, et par extension : prendre soin, économiser, épargner, administrer, conduire, faire adroitement quelque chose, se montrer habile. Il n'en demeure pas moins que, dans l'usage, ces différents sens auront tendance à se contaminer. Littré rattache ainsi le français "ménage" au wallon "manège". Tout cela donne une assez lourde hérédité au management. La manoeuvre et le modèle, le "manège", l'emporteront souvent sur d'autres possibilités. C'est justement

l'orientation que nous redoutons. Le ménagement et, bien entendu, le *management*, peuvent être, à la rigueur, traduits en termes d'égards et de respect vis à vis d'autres personnes, mais, plus souvent encore en termes de ruse et de manipulation »<sup>27</sup> Rien qu'avec l'image du manège hippique, on peut aisément entrevoir toute l'ambiguïté du « **tourner rond** » *managerial*, avec la référence qu'il implique. au modèle de la machine - le moteur - et du « **tourner en rond** » tautologique parce que logico-intemporel. Même si ses formes, ses dispositifs, ses procédures semblent s'assouplir, en adoptant un style « *soft* », le contrôle social s'appesantit en fait et la recherche de la conformité à des modèles sociaux préétablis s'étend considérablement. Ainsi les bureaucraties fonctionnelles des temps modernes prennent curieusement la relève de bureaucraties d'inspiration plus essentielle, telle que la fameuse bureaucratie céleste de la culture chinoise (despotisme oriental), ou, plus prosaïquement, l'administration française, selon H. Fayol.

La performance, tout comme l'excellence, dont se réclame volontiers le *management*, sont devenues des notions parfaitement idéologiques. Tout d'abord, le *management* moderne se voudrait scientifique sans jamais s'en donner les moyens. En dépit d'appellations parfaitement impropres, il n'a jamais existé **d'organisation scientifique du travail** et il ne saurait davantage y en avoir une dans l'avenir. Il en va tout à fait de même pour l'art et les techniques de la gestion. Par contre, des regards scientifiques peuvent évidemment toujours prendre pour objets l'organisation du travail ou des pratiques managériales. Des chercheurs de l'Université Paris-IX-Dauphine<sup>28</sup> ont justement montré sans peine que ces pseudo-sciences étaient tout au plus constituées de discours relevant de l'ordre d'un *new age*, où s'impose surtout une religiosité de pacotille. Dans ce type de littérature<sup>29</sup>, se trouvent effectivement hâtivement rassemblés, en une espèce de *melting pot*, des emprunts hétéroclites qu'on baptisera pompeusement ensuite théorie. S'y affirment, outre les modèles et les grilles, un humanisme d'entreprise ruisselant de bons sentiments, revendiquant les **valeurs** de la modernité, pour tenir lieu de philosophie. Ce sont alors les **projets**, les **cultures** et les appels au **civisme**, au sein des organisations, au nom d'une démocratie industrielle, qui vont prétendre mobiliser (ou capter) l'attention. Dans ses formes multinationales, les plus abstraites, éventuellement maffieuses, l'entreprise ne se contente plus de l'efficacité, ni même d'un exercice réel du pouvoir, mais revendique carrément la puissance, en ne laissant jamais échapper l'occasion d'une célébration de ce type. On se souvient encore de la guerre des gratte-ciels dans le New-York du début de ce siècle. Quatre-vingt dix années plus tard, dès la levée de l'embargo économique américain sur le Vietnam, à Hanoi, Pepsi Cola et Coca Cola rivalisent, de façon toute managériale, en faisant sportivement assaut de manifestations offertes aux bons peuples (ballon géant dans le ciel, *mega* concert de rock...). Pense t-on sérieusement mettre symboliquement fin, ainsi, à une adversité de cinquante années ? A travers les formes contemporaines de **société du spectacle**, bien annoncées par G. Debord<sup>30</sup> ou par J. Baudrillard<sup>31</sup>, l'action humaine tend de plus en plus à se **limiter à sa seule représentation** et à devenir de plus en plus **abstraite. Personnes et sujets** s'y trouvent nécessairement réduits à l'état d'individus, c'est à dire d'exemplaires, pensés en termes de **sérialité**. Nous peuplons de la sorte un univers essentiellement constitué d'usagers, d'assujettis, de dossiers, de numéros d'immatriculation... La politique, le monde de l'entreprise, ou celui du sport, en constituent autant de variantes ou d'avatars. C'est aussi l'espace du virtuel décrit par P. Virillo<sup>32</sup>. Depuis plusieurs décennies la géopolitique l'illustre à l'envi. Ainsi les coups d'Etat abstraits (Portugal, Grèce, Argentine...)<sup>33</sup> De même, l'ordre financier domine aujourd'hui de plus en plus le monde industriel. Des firmes se vendent, s'échangent, sont rachetées, sont fermées, sur « papier », en fonction de stratégies lointaines, en prenant uniquement en considération des « personnels » abstraits, des effectifs... Cette « culture » des « produits de synthèse » s'étend pratiquement à tous les domaines. Des « personnages » s'y taillent même une « personnalité » Sur les antennes de Radio-Luxembourg, une gentille animatrice, Valauris (ce prénom constitue déjà en soi tout un programme), déborde quotidiennement d'enjouement et de tendresse **factices**, en donnant toutefois l'impression de s'adresser à des « idiots culturels », de surcroît débiles moyens ! Elle reste, en même temps, à l'évidence, tout à fait extérieure et indifférente aux relations qu'elle simule. Nous avons, de la sorte, le parfait équivalent **vivant** d'une « voix de synthèse » qu'un micro-ordinateur pourrait produire. Dans un tel contexte, le combat mené par le député-maire de Limoges pour obtenir l'interdiction d'employer le verbe « limoger » dans le sens péjoratif affectant sa ville, devient désormais une cause nationale. Ne savions nous pas depuis longtemps, avec le développement des media et des nouvelles technologies de la communication, avec les exemples fameux de Timisoara, de la guerre du Golfe, du massacre du marché de Serajevo, autant qu'avec « l'archer » de la cérémonie d'ouverture des jeux olympiques de Barcelone, que **l'artificiel faux** peut être plus beau, plus riche, plus parlant, parce que plus convaincant, que le **naturel vrai**. Comme le voulait déjà Jean-Christophe Averty, *unnatural is beautiful*.

L'essence du virtuel réside dans le procès de **réification**. C'est ce que Joseph Gabel appelle une « fausse conscience »<sup>34</sup>. L'hypertrophie de la dimension spatiale, et la valorisation des modèles de gestion, ou de traitement des problèmes, qui découlent d'une telle vision du monde, entraînent une déchéance de la temporalité, une dévalorisation de l'histoire, dans l'intelligence des processus physiologiques, psychologiques et sociaux.

Les objets de ces analyses vont alors **se déréaliser en s'autonomisant**. Le **virtuel** tend en effet à se substituer au **réel**, à partir d'une survalorisation de l'**actuel**. Jacques Guigou le dit très bien : le virtuel « anéantit le passé et le futur » et « ne supporte pas l'écoulement du temps ; il lui faut une immédiateté inscrite, sur le champ, dans un présent éternel »<sup>35</sup>. Ainsi privée de mémoire, **la fonction critique dépérit**. Cette problématique prend d'autant plus d'importance, dans les domaines du spectacle, de la politique, de l'actualité, de la publicité, de l'entreprise, du sport, que la performance, l'exploit, le record, sont essentiellement marqués du sceau de l'**éphémère**. Le nouveau y chasse continuellement l'ancien.

Aristote distinguait utilement, dès l'antiquité, entre *praxis* et *poïesis* : celle-ci, d'intentionnalité plus stratégique, correspondant au faire de la *techné*, à des activités humaines de production, où l'instrumentalisation tient le rôle essentiel ; celle-là, que nous pourrions appeler politique, intéressant plus spécifiquement la capacité de se donner des fins à travers la constitution de nos identités individuelles et collectives. Marx, à son tour, a également insisté sur le caractère créateur et spontané de la *praxis*, regardée avant tout dans sa dimension collective. C'est justement sur cette distinction que s'appuyait Francis Imbert, dans le prolongement de Hannah Arendt<sup>36</sup> et de l'école sociologique allemande de Francfort<sup>37</sup>, en opposant *praxis* et pratiques<sup>38</sup>. Les discours idéologiques contemporains sur le *management*, sur la performance, sur la production, de même que les attentes d'une démarche praxéologique, peuvent être effectivement pensés, et décrits, en termes d'inflation d'une *poïesis*, au détriment d'une *praxis* de plus en plus atrophiée. Production et performance illustraient parfaitement ce type de repères. Dans cette optique, elles appartiennent, en effet, à l'ordre du **fabriquer-faire**, du **faire-oeuvre**. L'intelligence de l'outil, sa logique propre, y deviennent des préoccupations pratiquement exclusives, au détriment de toute autre considération problématique (éthique, perspective multiréférentielle...).

Mais d'autres auteurs, tels R. Passeron<sup>39</sup>, préféreront lier toutes les activités humaines de création (et non seulement celles intéressant la production-fabrication de biens économiques, de marchandises) à la notion de *poïesis*, conçue, cette fois, comme « anthropologie des conduites créatrices »<sup>40</sup>, notamment en ce qui intéresse l'instauration de l'oeuvre, dans le domaine de l'art ou dans celui de la science. Cette perspective se situe toujours dans la tradition de l'héritage aristotélicien, mais, pour les temps modernes, c'est principalement à Paul Valéry, voulant se démarquer de la **poétique**<sup>41</sup>, que René Passeron attribuera la paternité du terme **poïétique**. En s'inspirant du vocabulaire médical, avec, par exemple, le modèle de l'hématopoïétique, l'auteur d'*Eupalinos ou l'Architecte* proposait une poïétique comme étude spécifique d'un **faire producteur de quelque chose**<sup>42</sup>. Le détour, à travers l'esthétique et le domaine de l'art, a le mérite de nous conduire à nous interroger, mieux qu'à travers d'autres lectures, sur le statut de l'oeuvre dans le **procès**, et donc dans les **processus** (ce qui n'est pas du tout la même chose), de création. Dans ce registre, les différentes approches de l'imaginaire (G. Durand<sup>43</sup>, J. Lacan<sup>44</sup>, C. Castoriadis<sup>45</sup>...) vont retrouver une grande importance. La place de l'inconscient est également marquée. Mais ce sont surtout les questions relatives aux interactions entre l'auteur et l'oeuvre qui vont bénéficier d'un éclairage renouvelé. Tout d'abord, entend-on par oeuvre le seul produit de la création détaché de son auteur, une fois créé, ou bien l'ensemble constitué de la **création** (l'oeuvre « en train », oeuvrer) et de la **créature** (l'oeuvre déjà réalisée mais pas nécessairement achevée, notamment si l'intelligibilité de l'être ou de la chose créée est placée sous le signe de l'inachèvement : donner la vie à un enfant, notamment) ? Plus interscience (discipline transversale) que métascience, la poïétique va se donner pour objet l'étude des conduites opératoires à travers lesquelles l'oeuvre vient, le cas échéant, à l'existence, plus qu'une exégèse sémiologique des oeuvres considérées en elles-mêmes, interprétées à leurs différents niveaux, ou que l'analyse des fonctionnements psychologiques, psychosociaux ou sociologiques, des créateurs individuels ou collectifs. Elle s'intéressera donc à tous les domaines où peut s'observer « l'élaboration, la production, la création des oeuvres »<sup>46</sup>. En dépit de la différence d'éclairages, due à la variété des contextes, la parenté structurale d'une telle poïétique avec les ambitions propres de la praxéologie se retrouve aisément. Bien qu'ici la notion de production se trouve quelque peu réhabilitée, en reprenant des distances avec sa réification industrielle et capitaliste, en retrouvant ses acceptions biologiques (accouchement), sémiologiques et philosophiques<sup>47</sup>, elle ne saurait se confondre pour autant avec l'idée de création. « On crée un prototype, mais l'on produit un avion »<sup>48</sup>. Le travail créateur va donc se spécifier tout à la fois, pour R. Passeron, par l'élaboration d'une **oeuvre singulière** aboutissant à l'instauration d'une **pseudo-personne**, d'un objet-sujet, en impliquant enfin la « **compromission** » du créateur dans, et par, un tel procès. Il faudra encore éviter de confondre, au sein de cette poïétique, entre une **poïétique formelle** (combinatoires des instaurations possibles à partir des éléments donnés d'un système hypothético-déductif), une **poïétique dialectique** (centrée sur les rapports conflictuels, voire sur les relations, entre le créateur et ses matériaux) et une **poïétique appliquée** (« Tout ce qui peut s'enseigner dans l'art, des recettes artisanales aux techniques récentes les plus sophistiquées »<sup>49</sup>). L'action, autrement seulement dévolue à l'**acteur**, se fait **acte**, avec la reconnaissance, elle même sociale, autant que psychologique et éthique, de l'**auteur**. Il n'y a probablement oeuvre, au sens plein du terme, que celle-ci soit effectivement détachée de son créateur ou qu'elle lui reste attachée, que lorsque toutes ces conditions se trouvent remplies<sup>50</sup>. Mais, même

dans un tel contexte, ayant tendance à privilégier les dimensions naturellement créatives d'un « faire » poétique, la distinction *praxis/poiesis* se retrouve toujours. La création individuelle ou collective, au sens non frelaté du terme, s'affirme à travers la *praxis*. La « créativité » mise en relief, à une certaine époque par la psychologie sociale, notamment par la psychosociologie, vendue au besoin en pure perte à des entreprises crédules par des marchands d'organisation, est justement d'ordre poétique. Tant en ce qui concerne les techniques, voire les recettes, pour ce faire qu'en ce qui concerne leurs produits éventuels, c'est finalement des ressources d'une instrumentation que les effets désirés sont surtout attendus. C'est un peu la même différence qu'entre les jeux de mots spontanés et involontaires de certains enfants, ou même d'adultes, constituant autant de « trouvailles », de « collages » naturels, d'élaborations symboliques de bonne qualité, et des formes plus recherchées, plus sophistiquées (Lacan, Robbe-Grillé ?), plus travaillées (parfois pénibles en conséquence), allégoriques beaucoup plus encore que symboliques (calembours, contrepétries ou « humour » forcé).

En contrepartie, il faudra aussi concéder que la distinction entre *poiesis* et *praxis* n'est pas non plus nécessairement aussi tranchée que le suggèrent les idées héritées d'Aristote. Comme le remarque avec pertinence, G. Markus, pour utile qu'elle soit une telle opposition reste forcée, tant qu'elle ne se trouve pas convenablement dialectisée<sup>51</sup>. D'une certaine manière, il faut savoir se servir de ces deux concepts, en vue de permettre un repérage entre eux, et, plus encore, au sein des constellations sémantiques qui vont les développer (création/production, agir/faire, habileté technique/jugement pratique...), en vue d'établir une différenciation excluant la confusion, voire en vue de faciliter ultérieurement leur articulation, sans aboutir pour autant à une forme de dichotomie<sup>52</sup> trop facilement attachée à ce type de pensée. On ne peut donc pas se représenter séparément, d'une part, des activités humaines, des actions, des actes, des conduites, des productions, des créations, relevant uniquement d'une *praxis* parce que contenant en elles leurs propres fins et, d'autre part, des produits seulement instrumentalisés d'une *poiesis*, asservis à d'autres fins extérieures. Il y a continuellement interférence entre ces différents ordres qui concourent à de telles réalisations. Leur horizon à toutes se trouve en quelque sorte délimité par quatre (et non plus seulement en fonction de deux catégories) pôles ou points cardinaux : la *praxis* et la *poiesis* liées à l'action, la *genesis* intéressant l'oeuvre notamment esthétique, quand celle-ci se détache de l'auteur, et la *phronesis*, posant le problème des choix et de la raison pratique avec ses incidences éthiques. La fausse conscience, la réification, en bouleversant les rapports et le jeu des tensions entre ces facteurs, en en survalorisant certains, en en dévalorisant d'autres va justement provoquer cette atrophie ou cette hémorragie du sens et des valeurs. Le mythe du *Golem* illustre assez bien, à la fois cette coupure dialectique et cette interdépendance de fait. Son objet est oeuvre, il n'en échappe pas moins à son auteur. Pure *poiesis*, à l'origine, parce qu'instrumental, il accède, à partir de sa propre **négativité**, à l'auto-organisation jusqu'à se donner ses propres fins. Rappelons le, la praxéologie voulait expressément se constituer, à l'origine, en se fondant seulement sur un critère d'efficacité, indépendamment de toute préoccupation morale ou de la prise en considération d'une problématique éthique. A ce titre, l'ingénieur nazi Eichmann se révélait probablement efficace, au regard de ce seul critère. On ne peut pas isoler, sans mutilation grave, telle ou telle composante de l'action. Le développement contemporain du rôle des experts<sup>53</sup> est assez impressionnant à cet égard. Il ne s'agit nullement alors de débats académiques. Le **scandale du sang contaminé**, en France, mais aussi dans d'autres pays, apporte à cet égard une douloureuse illustration. Les sciences de l'homme et de la société doivent, bon gré mal gré, concéder, un peu partout, la nécessité d'une réhabilitation des valeurs et d'un retour à l'éthique. C'est bien ce qu'entendait nous rappeler la perspective privilégiée par l'école de Francfort. C'est aussi la position de G. Markus, au delà de la remise en question d'un schématisme par trop dichotomique. Une problématique comportant des interrogations éthiques est toujours, au moins implicitement, attachée à l'idée même de *praxis*. Ce n'est nullement le cas de la seule *poiesis*, à la faveur de laquelle pourrait à la rigueur s'ériger une déontologie.<sup>54</sup>

Au plan de l'éducation, nous serons donc conduits à reconnaître, voire à distinguer plusieurs types d'approches praxéologiques. Ceux-ci peuvent d'ailleurs se révéler assez hétérogènes, dans la mesure où leurs ancrages disciplinaires et leurs paradigmes ne sont pas toujours facilement compatibles entre eux, mais ils semblent tous effectivement concernés par la **gestion**, ou la **dialectisation** (selon le cas), du rapport fins-moyens.

On retrouve encore ainsi une conception purement positiviste de la praxéologie, celle existant à l'origine de la démarche, avant tout logico-économique, éliminant avec les préoccupations morales (von Mises) les particularités psychologiques, psycho-sociales et sociologiques structurant et modulant les comportements humains, substituant aux interrogations qui mettaient jusque là en jeu des valeurs philosophiques des évaluations seulement stratégiques, en fonction des objectifs retenus. Les formes d'action prises en considération dans cette optique, en vue de leur rationalisation-systématisation-optimisation, seront plutôt celles de producteurs-objets, sortes de machines outils, ou de systèmes-experts, ayant tantôt le statut de **patient**, tantôt celui d'**agent**.

D'un tout autre point de vue, l'école de Francfort et la théorie de l'agir communicationnel<sup>55</sup> se préoccupent aussi, sous l'angle de la raison pratique, de l'action et de l'échange interhumains et d'une certaine forme d'efficacité. L'intentionnalité s'y retrouvera évidemment privilégiée à partir de la perspective phénoménologique. Dans cette entreprise d'intelligibilité des rôles seront effectivement reconnus à l'imaginaire, à la sensibilité, à l'affectivité, voire à du non-rationnel, si ce n'est à de l'irrationnel. A l'opposé du structuralisme, une certaine herméneutique apparaîtra alors en tant que réponse à la question du sens. **Le politique** (visées, finalités) le disputera ainsi au **stratégique** (objectifs). Des **sujets** seront effectivement déjà postulés dans cette optique mais, peut-être en raison du parti-pris sociologique, on s'en tiendra malgré tout, le plus souvent, quant à eux, à un statut d'**acteur**.

On trouvera incontestablement une meilleure prise en compte de **l'intersubjectivité** dans des situations explicitement définies comme **cliniques**, où des sujets (individuels, personnels, groupaux, collectifs, sociaux) concrets (et non seulement épistémiques) en interactions vont pouvoir se retrouver avec l'essentiel de leurs caractéristiques propres (notamment préhistoire et histoire). Effectivement, la relation clinique comprend naturellement, en même temps que son projet spécifique (articulé plus particulièrement à la poïesis ou à la praxis, ou aux deux : soigner, viser un changement ou comprendre...), les deux objectifs communs à toute forme praxéologique : permettre une optimisation de l'action et apporter éventuellement une aide à la décision. Mais, en outre, sa forme particulière d'efficacité, au plan d'une communication interactive, à travers des interrelations, raccourcit les circuits et réduit le nombre des intermédiaires. Dans le cadre d'une relation duelle, ou d'une situation groupale, les **partenaires**, auprès desquels sera prélevée l'information qui va devoir ensuite être traitée, en vue d'une résolution de problème, dans l'attente d'un changement, d'une « modification », ou encore pour permettre une « évaluation », sont justement les mêmes **sujets** auxquels les produits de tels traitements seront finalement restitués et qui se réapproprient eux-mêmes, éventuellement, les effets de ces interventions.

Cette dernière forme d'approche, plus naturellement inscrite dans la durée, donnant une place prépondérante à **l'écoute**, articulée à partir des notions de **terrain**, de **situations** et de processus, de relations, d'intersubjectivité, se retrouvera dans différents domaines allant de la psychothérapie et de la psychosociologie à la microsociologie interactionniste et à l'ethnométhodologie, voire à l'ethnologie ou à l'ethnographie.. E. Morin insistait tout autant, de son côté, sur cette « nécessité d'une sociologie clinique, c'est à dire qui parte de l'observation directe de l'événementiel ou accidentel, du cas extrême ou pathologique, à commencer par la crise. Ce qui était rejeté comme insignifiant, impondérable ou statistiquement minoritaire, ce qui perturbe la structure ou le système, tout cela pour nous est extrêmement significatif comme révélateur, déclencheur, enzyme, ferment, virus, accélérateur, modificateur...Une sociologie clinique prend un sens tout à fait étonnant dans la contemporanéité du sujet (chercheur) et du sujet-objet (de la recherche) »<sup>56</sup>. Nous sommes bien dans l'ordre de cette reconnaissance d'une complexité, entendue comme forme particulière de compréhension appropriée à des réalités qui ne sont plus supposées indéfiniment réductibles en éléments simples. Il s'agit, bien sûr, beaucoup plus ici, d'une complexité idéalement prêtée à l'objet, quand celui-ci résiste à l'analyse cartésienne classique, et ne se laisse plus classiquement décomposer.<sup>57</sup> C'est finalement le processus de **complexification** (par l'esprit connaissant) qui est, de loin, plus intéressant à étudier que la **complexité**, en tant qu'état, catégorie, capacité ou essence (finales en « ité » et finales en « ation » dans toutes les langues indo-européennes). On ne doit surtout pas se représenter la complexité comme une propriété, une caractéristique propre de certains objets.

Les rapports, souvent conflictuels, et malgré tout nécessairement complémentaires, entre la **didactique des disciplines**, la **pédagogie** et les **sciences de l'éducation** illustrent ce qui précède. Celle-là, dans ses formes premières, entendant déduire, à partir de la logique propre du savoir considéré, des principes et des conditions de transmission optimaux, apparaît tout à fait classiquement praxéologique. Elle veut ensuite élargir ses vues, en prenant en compte, d'une part, le fonctionnement psychologique modélisé d'un élève épistémique, et, d'autre part, l'influence éventuelle de certains facteurs d'environnement. Elle se rapproche ainsi, sans très bien le reconnaître, d'une pédagogie, traditionnellement descriptive-prescriptive (la psycho-pédagogie entendait ainsi allier une science, la psychologie, et un corps normatif de principes, de préceptes, de recettes..., la pédagogie) et naturellement orientée vers l'amélioration des procédures de transmission, d'information, d'enseignement, faisant déjà, à travers la référence à des conceptions, des théories, des doctrines, « des visions du monde », appel à une rationalité multiple plus large, attendant encore une **multiréférentialité**. Ce sera davantage le cas, avec les sciences de l'éducation, où il leur faudra bien encore, l'une comme l'autre (didactique et pédagogie), accepter une réinscription de leurs données et de leurs problématiques dans le social, et, plus encore, elles devront redécouvrir l'importance en ces domaines des problématiques philosophiques et éthiques<sup>58</sup>. C'est finalement un problème de postures<sup>59</sup> qui pourra au besoin nous aider à mieux distinguer entre ce qui relève principalement d'une recherche praxéologique d'optimisation de l'action et d'aide à la décision, souvent caractérisée sous la

forme d'**étude**, et la **recherche** proprement dite, en tant que démarche visant avant toute autre chose la production d'un savoir nouveau.

Dans le domaine de l'éducation, c'est justement cet ancrage anthropologique, culturel<sup>60</sup>, par conséquent historique, impliquant des "visions du monde" et des valeurs, qui constituera l'origine et la ressource d'une *praxis* non entièrement asservie à une *poiesis* autonomisée. Il convient donc de reconnaître et de revendiquer cet enracinement, au lieu de vouloir lui substituer des modèles techniques rationnels et abstraits. Le **fabriquer-faire**, poïétique, économique, celui d'une production instrumentée et technique, de la mise en oeuvre d'une force de travail, fait place alors, ici, au **se faire soi même** (accomplissement plus que production), à la notion d'un travail sur soi, à la première personne du singulier ou du pluriel ("je" ou "nous"), au sens où J-P. Sartre pouvait dire, dans *la Critique de la raison dialectique*<sup>61</sup>, que l'homme se fait toujours plus ou moins à travers ce qu'il fait ; autrement dit qu'il se travaille aussi en travaillant. Le sujet y tendra alors toujours ainsi, plus ou moins, vers une posture d'**auteur**<sup>62</sup>. C'est cette capacité d'autorisation, en tant que création progressive et continuée de soi, d'origine autant sociale que personnelle à travers le jeu des altérations, constituée aussi bien d'intentionnalités conscientes que de perlaborations inconscientes, qui nous semble la plus représentative d'une *praxis* éducative, en tant que celle-ci, pour se vouloir également créatrice, se distingue effectivement de la complaisance à la conformité, donc de la tendance à la reproduction, caractérisant des pratiques sociales artificielles à force de ne se vouloir que professionnelles, stratégiques et techniques.

J. Ardoino.

#### Notes

- (1) L. Bourdeau, *Théorie des sciences, plan de science intégrale*. Germer Baillière, Paris, 1882.
- (2) A. Espinas, *Les origines de la technologie*, Alcan, Paris 1897.
- (3) M. Blondel, *L'Action, essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique*. Alcan, Paris, 1893. Réédition aux P.U.F. (1950).
- (4) E. Slucki, *Ein Beitrag zur formal praxeologischen Grunlegung der Okonomik*. Univ. Kiev, 1926.
- (5) L. von Mises, *L'action humaine, traité d'économie*. Genève, 1940. P.U.F., Paris, 1983.
- (6) T. Kotarbinski, « Idées de la méthodologie générale - praxéologie » publié in *Travaux du 9<sup>ème</sup> congrès international de philosophie* (Descartes), fascicule IV, 1<sup>ère</sup> partie, Hermann, Paris, 1937 et *Traité du bon travail*. Lodz, 1955.
- (7) Economie : préparation intellectuelle de la tâche permettant d'aller plus vite ensuite : limitation au maximum du nombre d'actes à accomplir.
- (8) Préparation : phase de réflexion antérieure au début de l'action ; suppression des obstacles, préparation des matériels et outillages, mobilisation des personnels. Rationaliser l'action en lui donnant une structure préétablie.
- (9) Instrumentation : recherche de l'accroissement d'efficacité par la création d'outils appropriés. Avantages et inconvénients de la mécanisation.
- (10) Organisation : régit l'action collective ; synthèse et intégration des actions individuelles.
- (11) J-L. Le Moigne, « Sur "l'incongruité épistémologique" des sciences de gestion » in *Revue française de gestion*. Paris, nov. dec. 1993.
- (12) J-J. Ostrowski, *Alfred Espinas, précurseur de la praxéologie, ses antécédents et ses successeurs*. Ed. L.G.D.J., Paris, 1973.
- (13) Il est intéressant de noter que c'est justement un logicien, spécialiste de Kant, Roger Daval, qui s'est intéressé l'un des premiers, parmi les philosophes, en France, aux travaux de T. Kotarbinski. Il est vrai que, de plus, R. Daval avait été chargé par Gaston Berger, alors Directeur de l'enseignement supérieur au Ministère de l'Education Nationale, de la fondation et de la direction d'un Institut des Sciences Humaines Appliquées (I.S.H.A.). Cf. R. Daval, « La praxéologie » in *Sociologie du travail*, avr. juin 1963, et *Logique de l'action individuelle*. P.U.F., Paris, 1981. Cf. enfin, R. Daval, art. praxéologie in *Encyclopédie philosophique universelle*, les notions philosophiques, dictionnaire, T. 2. P.U.F., Paris, 1990.
- (14) J-L. Le Moigne, *op. cit.*
- (15) C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*. Seuil, Paris, 1975.
- (16) G. Skirbekk, *Praxeology, an anthology*. Universitatforlaget, Bergen, 1983.
- (17) Cf. H. Garfinkel, « Les origines du mot ethnométhodologie », Turner, 1974. Cette intention, même non suivie d'effet, confirme ainsi, de façon inattendue, une parenté déjà décelable avec la comparaison entre certains « objets » de la **micro-psychologie** d'Abraham Moles et d'autres relevant de la **micro-sociologie** d'Harold Garfinkel, également empruntés aux situations banales de la vie quotidienne : notamment les « files d'attente ». Cf. également R. Caudé, A. Moles & al., *Méthodologie, vers une science de l'action*. Gauthier Villars/Entreprise moderne d'éditions, Paris, 1964 et A. Moles et Rohmer, *Théorie des actes, vers une sociologie des acteurs*. Casterman 1977.
- (18) P. Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Droz, Genève, Paris, 1972.
- (19) E. Kant, *Reflexions sur l'éducation*. Vrin, Paris, 1966.
- (20) J-L. Dumont, « La praxéologie : quelle science pour quelles pratiques dans le domaine de la formation ? » in *Les nouvelles formes de la recherche en éducation, au regard d'une Europe en devenir*. Actes du premier colloque international francophone de l'A.F.I.R.S.E., Alençon, 1990. A.N.D.S.H.A-Matrice, Paris, 1990..
- (21) A. Kaufmann, *L'homme d'action et la science : introduction élémentaire à la praxéologie*. Paris, Hachette, 1968.
- (22) Cf. Y. Barel, *Le paradoxe et le système, essai sur le fantastique social*. Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble, 1979.
- (23) In la préface à *Wayward youth*. Il s'agit de l'éducation, de la thérapie, notamment de la psychanalyse et du gouvernement des hommes. Cf. F. Imbert : *Vers une clinique du pédagogique*, un itinéraire en sciences de l'éducation. Collection Pi, Matrice, Paris, 1992. et *Pour une praxis pédagogique*, collection Pi, Matrice, Paris, 1986.
- (24) Cf. F. Imbert, « Les "métiers impossibles" et les impasses du "schéma fin-moyens" », à paraître in *L'année de la recherche en sciences de l'éducation*, Revue de l'A.F.I.R.S.E., numéro 1, P.U.F., Paris, mai 1994. Cf. également, "Note sur la praxis pédagogique, à propos du schéma moyens-fins", communication au congrès de l'association internationale francophone de recherche scientifique en éducation (Aix-en-Provence, mai 1994) ;

- (25) Sauf au Japon, peut-être, où, même dans ce domaine, des formes extrêmes peuvent effectivement être rencontrées. Cf. J-F. Sabouret, *L'empire du concours*. Ciel ouvert, Autrement, Paris, 1985, 288 p.
- (26) Cf. L. Mumford, *Le mythe de la machine*. 2 T., Fayard, Paris, 1973, 1054 p.
- (27) Cf. J. Ardoino, *Management ou commandement, participation et contestation*. Paris, Fayard-Mame, 1970. 2ème édition Paris, Epi, 1975, 242 p, pp 15 et 16.
- (28) Cf. J. Palmade in Collectif Sciences Humaines Paris IX-Dauphine, 1988, *Management(s) en question*, p. 105 : "S'agit-il d'une nouvelle théorie comme le prétendent les auteurs sus-cités ou s'agit-il principalement d'une idéologie dont il conviendrait alors d'identifier les filiations et la famille de référence mais dont il conviendrait aussi d'élucider les raisons qui suscitent son adhésion. Dans ce jeu entre théorie et idéologie l'utilisation des sciences humaines n'est pas neutre. Elle nous semble ressortir d'un détournement de sens opéré par leur technocratisation". Cf. également, J-P. Le Goff, *Le Mythe de l'entreprise*, La Découverte, Paris, 1993.
- (29) Cf. Th. Peters et P. Waterman, *Le Prix de l'excellence*, Inter-éditions, Paris, 1983 et N. Aubert et V. de Gaulejac, *Le Coût de l'excellence*. Seuil, Paris, 1991, 350 p. Cf., également I. Orgogozo et H. Sérieyx, *Changer le changement*. Seuil, Paris, 1988. G. Archier et H. Sérieyx, *L'entreprise du 3ème type*. Seuil, Paris, 1984, 223 p.
- (30) Cf. G. Debord, *La Société du spectacle*, Buchet/Chastel, Paris, 1967, 176 p. et *Commentaires sur la société du spectacle*, Editions Gérard Lebovici, Paris 1988, 104 p.
- (31) Cf. J. Baudrillard, *Le système des objets*, Gallimard, Paris, 1968, 252 p. et *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard, Paris, 1972
- (32) Cf. P. Virilio, *L'espace critique*, Paris, Bourgois, 1984.
- (33) A travers les sondages, les manifestations, les rapports de force s'estiment et s'apprécient de la sorte. Ainsi la récente manifestation laïque en faveur de l'enseignement public, dans laquelle on a voulu trouver le signe prometteur d'un retour en faveur de la gauche
- (34) J. Gabel, *La Fausse conscience*, Editions de Minuit, Paris, 1962, 280 p.
- (35) "Une socialisation immédiatiste": "La formation des ressources humaines". in *Temps critiques*, n° 6/7 - automne 1993, La valeur sans le travail, Editions de l'impliqué, Montpellier, pp 103-118. A paraître en 1994 in *Actes du colloque de Caen* (Temps, éducation, société), AFIRSE, mai 1993 "Aujourd'hui, avec les mondes virtuels, une troisième nature s'édifie à très grande vitesse, dans une société qui mise sur la catastrophe maîtrisée."
- (36) Cf. H. Arendt *La crise de la culture*, Gallimard, Paris, 1972 et *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1983
- (37) Cf. J. Habermas, *Logique des sciences sociales et autres essais*. P.U.F.; Paris, 1987. Cf. également *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 T. Collection l'espace du politique, Fayard, 1987..
- (38) Cf. F. Imbert, chap XIV, «Management et nouvelle pédagogie», *Pour une praxis pédagogique, op. cit.*; "La « nouvelle pédagogie » rêve au management. Mais, de ces rêves elle n'ose dire que bien peu de choses. Et le peu qu'elle en dit elle le déguise sous l'idéologie humaniste." (p. 268).
- (39) Cf. « Pour une approche "poétique" de la création » in *Encyclopedia Universalis*, Paris, 1991, Symposium, vol. 1, pp 433-442..
- (40) La création ainsi comprise n'a plus guère de rapports avec ses *ersatz* habituels : « créativité », « innovation », « renouveau », « réforme », « rénovation »...L'intelligence d'un changement social (Mendras), non réduit à des mouvements cycliques ou aux jeux d'une combinatoire est dialectique. La place et l'importance d'une « imagination radicale » et d'un « imaginaire social créateur », s'étayant mutuellement pour produire un « faire social historique » sont prépondérantes. Cf. C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société, op. cit.*
- (41) Entendue par P. Valéry comme « recueil de règles ou de préceptes esthétiques concernant la poésie ».
- (42) Ce faire, cette *poïese* dont P. Valéry parle dans son cours de poétique (Cf. *De l'enseignement de la poétique au Collège de France*, « cours de poétique », 2ème ed., Paris, Gallimard, 1938), correspond à ce qui « ...s'achève en quelque oeuvre.../...à ce genre d'oeuvres qu'on est convenu d'appeler *oeuvres de l'esprit...* », cité par R. Passeron, *op. cit.*, p. 437. A partir de 1975, les éditions Klincksieck publieront des *Recherches poétiques*, en tomes successifs.
- (43) Cf. G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, Paris, 1969.
- (44) Cf. J. Lacan, *Ecrits*, « Le Champ freudien », Seuil, Paris, 1968.
- (45) Cf. C. Castoriadis, *op. cit.*
- (46) R. Passeron, *op. cit.*, p. 437.
- (47) Cf. M. Horkheimer : « La théorie critique de la société a pour objet les hommes en tant qu'ils produisent l'ensemble de leurs formes historiques de vie », in *Théorie traditionnelle et théorie critique*, postface, Gallimard, Paris, 1974.
- (48) R. Passeron, *op. cit.*, p.440.
- (49) *idem* p. 438.
- (50) R. Passeron souligne fortement, dans son excellente synthèse, que l'analyse des rapports entre production et création suppose la reconnaissance et la distinction simultanées d'une *genesis*, d'une *praxis* et d'une *poïesis*. Il n'y a, à proprement parler création que « ...quand une conduite productrice respecte ensemble les trois critères suivants : production d'un objet singulier ou d'un prototype ; production d'une pseudo-personne ; production qui compromet son auteur » (*idem*, p 433). L'action efficace, objet d'une praxéologie, sera alors très rarement créatrice, au regard de ces trois critères. Par contre, elle sera pleinement productrice et reproductrice. La logique ensembliste-identitaire (C. Castoriadis) qui entend la modéliser exclut, autant que faire se peut, ses dimensions affectives et ne permet pas son inscription éventuelle dans des temporalités impliquées par des vécus communs. Nous l'avons dit, nombre de produits de l'action humaine : exploits, performances, records, sont essentiellement éphémères, principalement en ce qui concerne les conditions de leur production, de leur genèse. Si le record sportif dure, au moins tant qu'il n'a pas été égalé ou dépassé, c'est au titre d'une mesure abstraite qui sera ultérieurement comparée à d'autres. Le souvenir de l'exploit, restreint au cercle de protagonistes initiaux ou de témoins directs, s'use très vite et se déforme considérablement. Il n'y a donc pas à proprement parler d'oeuvres sportives. L'oeuvre n'est, elle même, temporelle, que lorsqu'elle est explicitement représentée, imaginée comme vivante, alors marquée du sceau de l'**inachèvement**. L'altération, dans toutes les acceptions du terme, est, alors, la condition la plus fondamentale de l'oeuvre, de sa création comme de sa durée. C'est en cela que l'Histoire est oeuvre continuée, toujours en train de se faire, ou, à l'opposé, parfaitement indifférente au temps, voulue comme éternelle ? Il est clair que les analystes habituels de la performance, dans les domaines du sport ou de l'entreprise, ne se montrent pas exagérément obnubilés par ce type de question.
- (51) Cf. G. Markus, « *Praxis et poïesis* : au delà de la dichotomie » in *Actuel Marx*, n° 10, Ethique et Politique, 1991, P.U.F., pp. 127 à 145.
- (52) Sans préjudice d'autres nombreux **dico-thomistes** qui s'attacheront, ensuite, à l'exposé et aux commentaires de l'oeuvre d'Aristote.
- (53) Cf. J. Ardoino, « Postures (ou impostures) respectives de l'expert, du chercheur et du consultant » in A.F.I.R.S.E.. *Les nouvelles formes de la recherche en éducation, au regard d'une Europe en devenir*, Actes du colloque international francophone d'Alençon. Matrice-A.N.D.S.H.A., Paris, 1990,
- (54) L'**éthique** doit avant tout être distinguée de la **morale** ; celle-ci, revenant toujours à une réflexion à partir d'une description des moeurs et de la détermination d'un ensemble de règles, obligations et sanctions, qu'une société se donne, en vue de reconnaître, de discriminer,

normativement, et, par conséquent, de façon quelque peu manichéenne, au moins au départ, entre le « **bon** » et le « **mauvais** », le bien et le mal, au niveau des actions de chacun, dans la vie quotidienne, tandis que celle-là s'interroge, de façon plus multiple, plus globale aussi, à longue échéance, en incluant des perspectives médiatrices, étrangères, quant au **bien**, de l'individu ou de l'espèce, dans la perspective de la dignité fondamentale et des droits de l'homme. Ainsi, l'éthique est **problématique**, beaucoup plus que normative ou prescriptive. Elle est constituée de questionnements **multiréférentiels**, contradictoires entre eux. (Cf. J. Ardoïno, "L'approche multiréférentielle (plurielle) des situations éducatives et formatives" in *Pratiques de formation-analyses*, numéro 25-26, "L'approche multiréférentielle en formation et en sciences de l'éducation", Formation Permanente, Université de Paris VIII, Paris, 1993). Il convient encore d'ajouter à ces deux types de regards critiques l'optique plus juridique d'une **déontologie**, relativement étrangère à l'une comme à l'autre, puisqu'essentiellement limitée aux gestes professionnels souhaitables, acceptables ou répréhensibles, dans le cadre de l'exercice d'une profession, ce qui intéresse évidemment les sportifs de haut niveau, devenant professionnels et ainsi irrémédiablement coupés des amateurs. Pour nous limiter à cet exemple, quand un coureur automobile de « formule-un » en « serre » un autre d'un peu trop près dans un virage, c'est un problème de déontologie, c'est en partie un problème moral, ce n'est en aucun cas un problème intéressant l'éthique.

(55) J. Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*, *op. cit.*

(56) E. Morin, *Sociologie*. Collection Essais, Points, Fayard, Paris, (1984) 1994, pp 212-213.

(57) Cf. E. Morin, *La Méthode*, 4 T., Seuil, Paris, 1977-1992. Cf. également J. Ardoïno, Art. « Complexité » in L. Sfez Ed., *Dictionnaire critique de la communication*, P.U.F., Paris, 1993, T. 1, 1ère partie, concepts transversaux/thèmes, pp 196-198.

(58) Cf. J. Ardoïno et G. Berger, « Les sciences de l'éducation : analyseurs paradoxaux des autres sciences », à paraître in *L'année de la recherche en sciences de l'éducation*, n° 1, P.U.F., Paris, 1994.

(59) J. Ardoïno, « Postures (ou impostures) respectives... », *op.cit.*

(60) E. Morin et J. Ardoïno, "L'anthropologie culturelle et la culturanalyse, propédeutique à tout traitement scientifique des pratiques, des situations et des faits éducatifs" in Actes du colloque de l'A.E.C.S.E., Paris, I.N.A.P.G., 1983 : *Sciences anthroposociales, sciences de l'éducation*, A.E.C.S.E.-A.N.D.S.H.A., Paris, 1984.

(61) J-P. Sartre, *La Critique de la raison dialectique*. Gallimard, Paris, 1960.

(62) J. Ardoïno, "L'approche multiréférentielle (plurielle) des situations éducatives et formatives" in *Pratiques de formation-analyses*, *op. cit.*, 1993.